

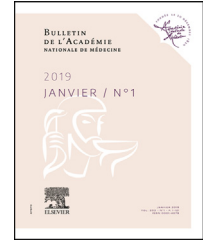


Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



VIE DE L'ACADÉMIE

De la littérature considérée comme un remède[☆]

Je voudrais vous parler de la littérature comme d'un remède, non pas d'abord un remède individuel – on n'entre pas chez un libraire comme dans une pharmacie, disait un contemporain – mais comme un remède collectif aux maux qui nous affligent, nous autres français, et spécialement dans ces temps assez tristes où nous paraissions perdre à la fois le sentiment de la réalité et l'aspiration au rêve, la compassion et la légèreté, le sens des principes et celui de l'efficacité, ce qui est tout de même paradoxal.

Je suis heureux d'être admis à en parler ici, parce que ce sentiment de l'utilité, en quelque sorte thaumaturgique de la littérature, s'est formé pour moi dans une enfance où la médecine tenait une part immense. Il fut admis très tôt que je ne serais pas admis à y participer, n'y ayant pas les qualités nécessaires, ni l'esprit scientifique ni peut-être même la générosité. Que ces qualités aient sauté une génération et que notre fille Maryam soit interne à présent, comme son grand-père et son arrière-grand-père avant elle, me remplissent d'une joie que vous pouvez comprendre sans que j'y insiste. Il n'y a pas de plus grand bonheur que de pouvoir admirer ses cadets, et d'abord ses enfants, et de les voir reprendre un collier laissé sur le bord de la route, non pas abandonné, mais aussi insaisissable qu'un objet sacré. J'ai connu la médecine, et le monde hospitalo-universitaire, comme un décor peut-être, comme un royaume interdit. Mais j'y ai pris cette idée étrange, et si peu française, commune à Tchekhov comme à Stevenson, que la littérature pouvait servir, guérir, être autre chose qu'un instrument d'évasion et de divertissement, et c'est ce dont je voudrais vous parler brièvement aujourd'hui, comme un hommage, un remerciement qui ne s'adresse pas seulement à vous qui êtes présents ici, mais à toutes ces ombres qui nous entourent et qui furent plus présentes à mon enfance et à ma jeunesse que tant de personnages réels, à l'exemple d'ailleurs des héros de la fiction.

Vous me pardonnerez, je l'espère, en vous souvenant que les littérateurs comme les enfants ne perçoivent que l'écume des choses, des impressions, une atmosphère. Non pas le sérieux intellectuel, la puissance d'un engagement scientifique comme détaché des influx personnels qui l'ont fait naître et que résume, à sa manière sèche, une épreuve de titre, puis une nécrologie. Même Proust, si précis pourtant, n'y échappe pas, lorsqu'il décrit Cottard ou du Boulbon d'une façon dictée par le souvenir de son père et de son frère, tous deux d'ailleurs membres de votre académie, et où les caractéristiques techniques de l'un et de l'autre, notamment en ce qui concerne la sûreté, ou non, des diagnostics, sont seulement mises au service d'une interrogation plus profonde : pourquoi ce métier ? qui étaient-ils ? qu'ont-ils espéré ? C'est ainsi que, pour moi, le souvenir des médecins de ma famille, mon père en premier lieu, est inséparable de cette odeur d'éther qu'on respirait encore dans mon enfance dans les pavillons de briques où j'allais le voir, un éther qui n'est pas seulement un narcotique, mais aussi la drogue du rêve, comme Jünger en décrit si bien les effets dans le cœur aventureux.

Voici donc, d'abord, quelques images pour fixer ce monde-là comme un papillon dans son cadre, puisque l'on sait que l'éther est le produit dont on se sert pour les étourdir.

Au coin du Faubourg Saint-Jacques, il reste des temps passés un porche néoclassique au fronton duquel on peut lire : liberté, égalité, fraternité, maison et école d'accouchement. On entrait, là, pour atteindre la clinique Baudelocque, en longeant la façade de l'abbaye de Port Royal de la ville. La clinique est désormais un beau bâtiment de verre et d'acier, qui ne monte pas mais s'enfonce dans les allées du vieux parc janséniste. C'était, jusqu'à il y a dix ans à peu près, un ensemble de pavillons en briques rouges, caractéristiques de l'architecture début de siècle de l'assistance publique, tels qu'on les voit en arrière-plan des photos où posent des groupes d'internes, entre les deux guerres, peu nombreux, une femme parmi eux parfois, avec les costumes étriqués des surréalistes devant Saint Julien le Pauvre apparaissant sous la blouse blanche ouverte, et parfois en tête un calot rappelant Charcot ou Dupuytren. J'ai retrouvé l'un de ces groupes en rangeant des vieux

[☆] Séance solennelle de l'Académie nationale de médecine du 21/12/2021.

papiers. C'était les internes de Lariboisière en 1924 avec, à côté l'un de l'autre, mon grand-père et le père de mon confrère Pierre Nora, l'historien, et c'était comme si le côté de Méréglise avait rejoint le côté de Guermantes. J'ai croisé d'autres fantômes au hasard de ces pages, Lepage, à la carrière de déménageur embourgeoisé, Lacomme et sa tête de paysan des Douars. Je les avais enfant entrevus entre deux portes. C'était de grands patrons à la Pierre Fresnay dans le film de Ciampi, traitant les ministres de pair à compagnon et laissant leurs internes soumettre les directeurs d'hôpitaux à toutes sortes de brimades, murant ainsi celui de Cochin dans son bureau en compagnie d'un cheval. Certains étaient dévoués à leurs malades, d'autres à la science, d'autres encore aux deux ou à rien, à l'exception de leurs carrières. Leurs capacités d'intrigue et de cooptation, entre deux opérations, dans les vapeurs d'éther, me semblaient, de loin, prodigieuses. Ils protégeaient les arts ou n'aimaient que les fleurs. On en citait un qui obtenait des roses magnifiques sur un terreau de placenta. Ils organisaient leurs services selon leurs préférences, que personne ne contestait, et, catholiques, le plus souvent, barraient ou non, en toute fantaisie, les chefs de clinique juifs, protestants ou agnostiques. Il y avait parmi eux des bourreaux de travail et de grands paresseux, des cyniques et des saints. Les meilleurs faisaient l'objet d'une sorte de vénération laïque. J'étais surpris qu'on ne les appelle pas « monsieur le professeur », mais seulement « monsieur », et c'était assez touchant de voir, des années après leurs exploits communs, un homme de soixante ans s'adresser à son aîné dans les couloirs de cette Académie où nous sommes en employant ce « monsieur » là. C'était le mot des premiers éblouissements et des nuits partagées sans sommeil, un mot de l'ancien temps et de l'assistance publique, qui charriait avec lui tout un monde de souffrances, d'amour et de vérité sur les hommes, un mot sans apprêts et sans illusions, et qui peut-être les aidait à se tenir droits dans leurs dernières années.

Je m'en formais une idée sans doute inexacte, comme le fait le jeune Jardin dans « la guerre à neuf ans ». Je les voyais de trop loin. Parisiens, ils me semblaient mépriser la province, à l'exception de la faculté de Montpellier et des hospices civils de Lyon, et préféraient traiter avec leurs pairs de Debrecen, en Hongrie ou de l'hôpital général de Vienne, là où Semmelweis, auquel Céline a consacré sa thèse, était mort incompris « Dans la vie tout se paye, le bien comme le mal. Le bien, c'est beaucoup plus cher, forcément ».

Fussent-ils bêtes, ce qui arrivait parfois, c'était pour moi des demi-dieux, tenus pour tels. S'ils recevaient le prix Nobel, ils n'en étaient pas aussi fiers que d'avoir été admis à l'internat de Paris, entrant dans le cercle magique, emportés d'un seul coup au-delà du jugement. Il y avait parmi eux des sortes de génies, génies pratiques nés à la fois de Claude Bernard et de Martin de Tours, mais les incapables eux-mêmes ne descendaient jamais de leur piédestal et finissaient leurs jours entourés malgré tout de la considération générale, de la tendre affection que l'aîné des fils de Noé montre à son père lorsqu'il le voit ivre et le couvre de son manteau.

Je peux bien, puisque les faits, grâce à Dieu, comme l'a dit un cardinal lyonnais dans un moment d'égarément, sont prescrits, et que les protagonistes d'ailleurs sont morts, vous raconter une anecdote qui me fascinait.

Chef de clinique, mon père ou mon grand-père, je ne sais plus, avait été choisi par son vieux maître pour l'accompagner lorsqu'il opérait en ville, c'est-à-dire pour opérer à sa place, jusqu'au jour où il en fut empêché et où l'illustre chirurgien dut se débrouiller seul. Il devait procéder à l'ablation d'un kyste de l'ovaire, sur une religieuse, à l'hôpital de la Croix Saint-Simon. L'opération eut lieu, se passa bien, le kyste en bocal fut expédié au laboratoire comme il est d'usage, et revint avec une étiquette où on lisait, d'une belle écriture ronde : « vessie saine ». La religieuse mourut. Le droit de la responsabilité médicale a fait des progrès depuis lors.

On visitait dans le sous-sol de Baudelocque un musée de ces horreurs. Tous les nouveaux affectés dans le service y étaient, me disait-on, conduits en procession. Des fœtus au formol peuplaient les étagères, les instruments d'autrefois scintillaient dans l'éclat des lampes à acétylène, et le clou de la collection était la coupe longitudinale d'une femme enceinte et de son fœtus. Ils étaient morts pendant l'accouchement, inconnus de tous, sans famille, et l'interne, sur sa lancée, les avait immédiatement disséqués à des fins pédagogiques. Peut-être voulait-il aussi conjurer le sort. Révoltes, étonnements, tristesses trouvaient là-bas de curieux exutoires, quand des salles de garde peintes à fresque par des artistes obscènes, improvisés, résonnaient de chansons grivoises et du martèlement des talons des danseuses nues invitées pour les tonus ; quand les déguisements du grand bal de l'internat rappelaient, avec l'apparition de mandarins costumés en sans culotte ou de squelettes en habit, décorations pendantes, la fragilité des grandeurs d'établissement.

Ce n'était, encore une fois, que l'écume des choses, et l'essentiel, le dévouement, la compassion, l'intelligence, échappaient au regard flou de l'enfance. Pour finir, il y avait cette académie où nous sommes aujourd'hui, et ces bustes devant lesquels on passe sans les voir, ce qui est une autre forme d'injustice : la Peyronie, premier chirurgien de Louis XV, la bouche dure et le regard si moderne que sa perruque en paraît déplacée ; Alphonse Laveran, costume de médecin colonial avec brandebourgs surmonté d'une barbe grise surmontée d'un lorgnon, et cet empilement a découvert l'hématozoaire du paludisme ; Rollet, chirurgien major de l'Antiquaille de Lyon, qui décrit le chancre syphilitique ; Baudelocque, qui un soir de décembre 1792 accoucha Mme Fouquier-Tinville ; Bretonneau, le créateur de la médecine moderne, la coiffure de Chateaubriand et la bouche de M. Bertin ; et Pasteur, et Tarnier, et Velpeau ; j'avais une famille et mon père en avait une autre, la grande famille de la médecine, prise dans le marbre ou le plâtre comme dans la glace. Et surtout, donnant à l'ensemble une note étrange, Pinel, en 1793, libérant les fous sur deux grandes compositions, et son geste semble dépasser de loin le sort des malheureux de Bicêtre et nous appeler à nous libérer de toutes sortes de chaînes, moins visibles, mais tout aussi contraignantes.

C'est de cela dont je voudrais parler à présent, en montrant comment la littérature peut y aider, en manière d'hommage à ce monde où je suis né ; et même si la littérature que j'ai pu écrire ne correspond pas le moins du monde à celle que je préfère, celle qui guérit. Le paradis à l'odeur d'éther de mon enfance me restera défendu, ce qui

est bien, parce qu'on peut aimer relever chez les autres des vertus auxquelles on ne prend, par l'effet d'un mystérieux décret du ciel, aucune part.

De quoi la littérature peut-elle bien guérir ? D'abord, ce n'est pas n'importe quelle littérature. De même qu'il n'est pas juste d'opposer, comme on le fait souvent, le citoyen innocent au gouvernement coupable, de même on ne peut adhérer à l'idée de l'écrivain subversif, généreux, portant haut l'étendard de l'humanité alors que les pouvoirs, gouvernements, administrations, ne feraient, éternellement, que conspirer au mal. Notre histoire littéraire, si variée, porte plutôt un témoignage inverse. Nous sommes d'ailleurs le seul pays affligé de deux maux qui ne sont peut-être pas sans rapport : d'une part, dans une nation de « politique littéraire », comme disait Tocqueville, ce qui dans sa bouche n'était pas un compliment, nos écrivains, ou du moins un nombre non négligeable d'entre eux, veulent devenir ministres, ou occuper des places dans l'administration, de Chateaubriand à Malraux, de Claudel à Giraudoux ; rares sont ceux qui ont servi pour un temps l'intérêt général sans souci de carrière et sans y insister, comme Montaigne, ou Pascal, qui fut, comme vous savez avec les carrosses à cinq sols l'inventeur de la RATP ; d'autre part, les opinions politiques colorent les jugements que nous portons sur eux, ce qui n'existe dans aucun pays comparable. Au total, nos écrivains ont souvent été portés à taquiner la chimère, ce qui les faisait aggraver les maux de la nation au lieu de les guérir. Le XX^e siècle en offre un exemple particulièrement navrant, où les plus grandes plumes, adhérant aux totalitarismes de droite comme de gauche, ont tenu pour à peu près rien le souci des libertés, de la dignité des personnes, du bien-être des populations : écrivains nazis, fascistes, léninistes, staliniens ou maoïstes, y mettant une violence de prophètes déclassés, et aussi un invraisemblable esprit de révérence à l'égard des pouvoirs qui correspondaient à leurs vœux. Les exemples sont innombrables. On ne compte guère qu'une poignée d'auteurs qui ont résisté à ces entraînements, Mauriac, Breton, Paulhan ou Camus, d'ailleurs accablés de sarcasmes par leurs congénères. Le grand récit de cette abdication reste à écrire. Elle s'est nourrie d'une forme de jactance française, notre pays s'exaltant à dire la justice pour l'univers entier. Je vous recommande là-dessus la lecture du court texte de Simon Leys, le sinologue belge, lui-même objet du courroux de nos intellectuels pour avoir dénoncé la fable criminelle des maoïstes, à propos d'Henri Michaux. Michaux était belge. Il devient Français dans les années 1950 et reprend « un barbare en Asie ». Devenu Français, il se sent obligé de promener la conscience universelle comme un saint sacrement. « Cette nouvelle formulation, écrit Leys, a pour but de limer les pointes, d'arrondir les angles et d'affadir le ton. Que de précautions pour ménager tout le monde, n'offenser aucune oreille délicate ! Pas d'indécences, pas de familiarités ! Respecter les tabous ! Ne marcher sur les pieds de personne ! Des égards pour les vieillards et les culs-de-jatte, de la sympathie pour la veuve et l'orphelin ! » Ainsi, « les brahmes sont jaloux comme des bossus et ignorants comme des carpes » devient sobrement : « Les brahmes sont jaloux, souvent ignorants ». Ou encore : « Le prêtre est maquereau et son temple est plein de filles » se trouve pudiquement réduit à « le temple a des filles ». Dans la version originale, en regard de la noblesse naturelle des Arabes et des Hindous, « les

Européens paraissent tous de simples ouvriers ou des garçons de course ». Dans la version révisée « les Européens paraissent précaires, secondaires, transitoires ».

Encore, s'agit-il, là, d'un travers inoffensif, alors qu'on ne relit pas sans gêne les passages de Brasillach sur le « fascisme immense et rouge », ou celles de Sartre ou Beauvoir traversant les pays totalitaires.

Si bien qu'on peut douter, au total, que la littérature ou les écrivains soient capables de guérir de quoi que ce soit. S'il faut chercher des médecins, on devra plutôt se tourner vers les personnages de fiction, à la fois thaumaturges et consolateurs. J'en ai choisi trois pour cette causerie de Noël, Robinson Crusoé, le commissaire Maigret et le grand Meulnes, mais avant de vous parler d'eux je voudrais vous dire brièvement de quels maux ils peuvent nous guérir. Ce sont les mêmes depuis deux siècles. Ils ont été exactement décrits par un extraordinaire voyageur anglais qui s'appelait Arthur Young. Arthur Young était un vicaire du Suffolk, aumônier du président de la Chambre des communes, agriculteur et naturaliste. Il visite la France à plusieurs reprises, entre 1787 et 1790. Libéral au sens anglais, il voit d'abord avec faveur les idées dont se réclame l'intelligentsia française. Mais comme il adviendra pour Edmund Burke, il est rapidement désabusé par la manière dont ces idées sont mises en pratique. Que voit-il à la fin ? La manière dont la passion de l'égalité va de pair avec la défense acharnée des rentes individuelles ; le goût de ces grandes constructions théoriques, ou rhétoriques, dont la poursuite inlassable tient lieu de but à l'action publique ; une forme d'esprit technocratique où les décisions prises d'en haut n'associent jamais la population, créatrices d'un étrange système où ni le respect des principes ni l'efficacité ne sont jamais au rendez-vous. Et, pour finir, puisqu'il faut bien trouver une raison au médiocre état des choses, l'omniprésence des théories du complot. Il sera d'ailleurs accusé à plusieurs reprises d'être lui-même un espion et un comploter. Tous ces traits sont encore là aujourd'hui et, depuis longtemps, où nous inventons des boucs émissaires pour nous faire pardonner nos carences, le mur d'argent, les deux cents familles, le complot judéo-maçonnique, la CIA, la cinquième colonne, la commission de Bruxelles, Big Pharma, que sais-je encore. C'est le moment d'en venir à mes personnages de fiction, dont on se demande bien comment les considérer pourrait nous conduire à une plus juste appréciation des choses.

Le premier, c'est Robinson Crusoé. Robinson Crusoé nous donne deux leçons, l'une sur la méditation des causes, l'autre sur l'attention aux faits. Lorsqu'il fait naufrage, il passe en revue sa vie et se demande ce qui l'a conduit là. Nous devrions reprendre à notre compte, et sans préjugés, son mode d'introspection. Mais surtout, l'attention aux faits. Ce point a été relevé par plusieurs auteurs, Chesterton, Orwell ou Leys. Après le naufrage, il ne se met pas à élaborer une théorie de la navigation. Il va seulement chercher dans l'épave ce qui lui est nécessaire pour sa nouvelle existence, le bois, les clous, la poudre et le fromage de Hollande. Simon Leys tenait la méditation de cette liste pour un sûr remède aux tentations totalitaires. Et c'est elle qui inspira à Arthur Koestler, durement malmené après le procès Kravchenko, où seule Margarete Buber-Neumann avait avec lui défendu les droits de la simple réalité face à la propagande stalinienne, l'idée d'une ligue des petits faits vrais. Il

y a, dit Chesterton, renversant l'opinion commune, une profonde intelligence spirituelle dans l'amour de la réalité. On croit plus souvent l'inverse et l'on a tort. « Même le diable est incapable de rendre aucune chose mauvaise, écrit-il. Les choses demeurent telles qu'elles ont été créées le premier jour. L'œuvre du ciel seule est matérielle – la création du monde matériel. L'œuvre de l'enfer est entièrement spirituelle ».

Mon second personnage est le commissaire Maigret. Il nous donne cette leçon toute simple que le mal est à l'intérieur de nous et pas à l'extérieur. C'est la raison pour laquelle il ne juge jamais. On se demande d'ailleurs quel ordre il défend, puisqu'il dérange autant ceux qu'il protège que ceux qu'il arrête. « Si quelqu'un, à Paris, avait acquis l'expérience des réalités brutales, si quelqu'un, jour après jour, était à même de découvrir la réalité cachée sous les apparences, c'était bien lui, et pourtant il ne s'était jamais résigné tout à fait à ne plus croire à certaines images de son enfance et de son adolescence ». Le caractère mêlé, jusqu'au dernier jour, du mal et du bien, la condamnation de toute forme d'angélisme exterminateur, qu'il soit populaire, judiciaire ou politique, telle est la leçon du commissaire Maigret. Je n'ai pas besoin de prendre dans l'actualité des exemples qui sont présents à tous les esprits pour montrer combien la méditation de cette leçon nous serait particulièrement utile.

Puis, il y a l'enchantement, cet espoir imprécis d'un autre monde, qui se dérobe sans cesse comme la ville d'un mirage, mais qui est tout de même ce que nous avons de plus précieux. C'est Perceval, dont le sang tombe

goutte à goutte sur la neige sans que jamais il renonce à l'inaccessible. Sa plus grande faute, comme au château de Gornemant de Gorhaut, c'est de renoncer à s'interroger, et de cesser d'attendre, et c'est alors qu'on l'appelle Perceval l'infortuné. C'est exactement ce que médite Henry Miller, au moment de la débâcle de 1940, dans une petite gare du Périgord. Il est infiniment malheureux parce que la France était pour lui la plus belle nation du monde, et il se demande pourquoi. Passe un inconnu, et les voilà qui évoquent tout d'un coup Augustin Meaulnes et le bal des enfants dans le grand Meaulnes. « Le livre nous parlait dans le silence de cette petite rue, nous suppliant de ne pas briser le rêve, de ne pas décevoir l'attente des enfants ». Puissent ces trois personnages si différents nous rappeler que le paradis n'est pas au début, mais à la fin de notre aventure terrestre, entretenant chez nous, malgré les chagrins et la morosité du temps, l'espoir de cette guérison à laquelle, comme mon père et comme ma fille, vous avez voué vos existences.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

F. Sureau
Académie française - CS 90618, 23, quai de Conti, 75270
Paris cedex 06, France
Adresse e-mail : francois.sureau@sureau-avocat.fr

Reçu le 22 décembre 2021
Accepté le 22 décembre 2021
Disponible sur Internet le 19 janvier 2022